

savait si bien, lorsqu'il le fallait, décrire les moindres détails, que l'on croyait toujours retrouver dans ses tableaux quelque fait dont on avait soi-même été témoin. C'est ainsi qu'un jour, comme il mettait à nu certaines absurdités des écoles de campagne, un vieux magister de village, frappé de la vérité de sa peinture, l'interrompit en s'écriant : " Monsieur Overberg, c'est tout comme ça qu'on fait chez nous." Souvent il avait des traits du plus haut comique, mais accompagnés d'une si grande dignité naturelle, que jamais l'hilarité des auditeurs ne se permettait un rire inconvenant. Des personnes tout-à-fait étrangères aux écoles fréquentaient ses leçons uniquement pour l'entendre exposer et raconter.

Les merveilles de la création avaient de tout temps été pour Overberg un miroir de la divinité. Il aimait la nature dans le sens le plus élevé et le plus noble. Chaque feuille d'arbre et la plus petite fleur des champs lui étaient un témoignage de la puissance, de la bonté et de la sagesse de Dieu. Depuis sa plus tendre enfance, il considérait la nature de ce point de vue; s'élever de la créature au créateur (selon sa propre expression) était devenu pour lui une habitude. Il recommandait vivement aux élèves de l'École Normale la contemplation des œuvres divines, il les y préparait par ses enseignements, et les exhortait à éveiller de bonne heure l'attention des enfants sur les beautés du monde extérieur. Suivant lui, un instituteur, surtout à la campagne, doit souvent conduire ses écoliers en plein air, et leur faire observer les moindres particularités de la création, pour les habituer à se rendre compte du but auquel Dieu destine toutes choses, et du concours de chaque objet au bien général. Il citait lui-même un grand nombre de faits qui prouvent manifestement la sagesse divine, et afin de mieux faire comprendre la puissance et la grandeur de Dieu, il avait soin d'entremêler dans ces instructions religieuses un tableau abrégé des merveilles de l'univers.

Mais ce qui agissait autant que son enseignement même sur les élèves de l'École Normale, c'était la tendre affection, la condescendance et la patience dont Overberg leur donnait l'exemple continu, principalement dans ses rapports avec eux. Lorsqu'il avait expliqué jusqu'à deux fois, de la manière la plus claire et la plus nette, une chose très-compréhensible, s'il s'apercevait qu'un seul auditeur ne l'eût pas saisie, il reprenait tranquillement une troisième démonstration, prouvant par là, à ceux qui instruisent les autres, cette vérité importante : que l'on peut se mettre à la portée de tout le monde sans manquer en rien à la solidité de l'enseignement.

La leçon se terminait toujours par un chant religieux. Overberg aimait profondément la musique, surtout la musique religieuse allemande. Dans une des dernières années de sa vie, il avait été fort édifié d'un chant de litanies qu'il avait entendu, un dimanche soir, dans une église de village. " Si j'étais à la tête d'une paroisse, dit-il au curé de l'endroit, je ferais aussi chanter de pareilles litanies. Comme ces mots : *Aie pitié de nous*, remuent puissamment l'âme ! "

À la fin de leurs cours, les candidats étaient interrogés de vive voix et par écrit; et, d'après le résultat de cette double épreuve on leur donnait une place et un traitement plus ou moins élevés. Les nouveaux maîtres d'école étaient recommandés aux curés pour leur propre perfectionnement intellectuel et pour l'accomplissement de leurs devoirs. " Le curé, par son savoir et son expérience, disait Overberg, doit servir de guide à l'instituteur : il est bien plus en état d'embrasser les rapports des choses que celui-ci, qui n'a pas reçu, à proprement parler, de culture scientifique." Overberg inculquait spécialement aux instituteurs cet esprit de déférence envers les curés : " Il y en a toujours quelques-uns, disait-il, qui ne veulent pas écouter leur pasteur : or, je remarque, en consultant mes notes, que ce ne sont, en général, ni les plus capables, ni les plus ignorants, mais les sujets médiocres et à demi instruits."

Pendant tout le reste de sa vie, Overberg demeura pour les maîtres d'école qu'il avait formés, un ami paternel, un confident et un consolateur. Aucun d'eux ne venait à Münster sans l'aller voir; ils le consultaient par écrit sur leurs affaires, et peut-être

n'en est-il pas un seul qui ne garde encore de lui quelques lignes d'encouragement.

Ainsi, avec le secours de Dieu, Overberg fut dans son pays le fondateur et le soutien d'une précieuse pépinière d'instituteurs. Il mérita également bien de ses compatriotes en formant des maîtresses d'école qui, sans doute, ne trouveraient guère ailleurs leurs égales. Des jeunes personnes, nées par le seul mobile de l'amour et de la crainte de Dieu, après s'être formées sous sa direction et en suivant les leçons qu'il faisait aux petits enfants, devinrent d'excellentes institutrices chrétiennes, et restèrent fidèles, toute leur vie, à cette vocation pénible sans que rien au monde pût les en détacher. On employa dans les écoles de filles avec un merveilleux succès la plupart de ces institutrices; et leur réputation s'accrut au point que beaucoup d'entre elles furent attirées en pays étranger. D'autres, placées dans de nombreuses familles en qualité de gouvernantes, y portèrent la bénédiction qui reposait sur toutes les œuvres d'Overberg.

Pour les institutrices dont nous parlons, le meilleur moyen de se former était l'instruction que notre professeur donnait à l'école gratuite du couvent de Lorraine. Trois fois la semaine, il y passait plusieurs heures à enseigner la Religion, l'histoire sainte et le calcul. Des personnes de toutes conditions se pressaient surtout au catéchisme qu'il faisait, le dimanche, dans l'église du même couvent, et croyaient voir là, dans le *scruteur fidèle*, une image de celui qui a dit : " Laissez venir à moi les petits enfants." Les passages suivants du journal déjà cité font voir combien ce catéchisme était pour lui une affaire intime et sérieuse.

(15 janvier 1790.) " Ce matin je suis encore allé faire mon instruction sans l'avoir convenablement préparée. O Dieu, aide-moi pour que ceci ne m'arrive plus. C'est une illusion de me dire à moi-même : Sois tranquille, tu es maître de ton sujet, telle affaire est plus importante, du moment qu'elle se laisse différer. Le manque de préparation entraîne beaucoup de fautes : la leçon devient obscure, incertaine, diffusée; l'esprit des enfants se trouble, ils écoutent mal, ils sont à la gêne et j'y suis avec eux. En général, j'ai fort à me garder de descendre dans les minuties, d'être trop long et trop savant pour les enfants. Une seule leçon bien comprise et bien retenue vaut mieux pour eux que d'en entendre dix et de n'en comprendre aucune, ou de perdre de vue et d'oublier, parmi les autres, la dixième qui était précisément la plus utile. Aide-moi, ô mon Dieu, pour que j'imite de plus en plus dans mes leçons la manière divinement simple, courte et saisissable de ton bien-aimé Fils. Fais que je me demande toujours avant de commencer une instruction : Est-elle nécessaire, est-elle utile? N'y en a-t-il pas une autre qui doit passer auparavant? Est-elle à leur portée? Quel est le but que je me propose? Ne donnera-t-elle aux enfants qu'une apparence de savoir? Dans ce cas il faudrait y renoncer. Est-elle présentement la plus profitable?"

(A continuer.)

AVIS OFFICIELS.

Ministère de l'Instruction Publique. NOMINATIONS.

BUREAU DU SECRÉTAIRE.

Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, par ordre en Conseil, du 7 mars 1868, a bien voulu faire les nominations suivantes, savoir :

Louis Girard, Ecuyer, pour être secrétaire du Ministère de l'Instruction Publique;

Henry Hopper Miles, Ecuyer, pour être assistant-secrétaire dans le même ministère.

INSPECTEURS D'ÉCOLES.

Il a plu à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la Province, par ordre en Conseil, en date du 19 Février, nommer Jean-Baptiste Delage, Ecuyer, instituteur de St. Oénaire, Inspecteur d'Écoles pour le District de St. Hyacinthe, en remplacement de Charles DeGazes, Ecuyer, décédé.